

Olivier Abel, Cristina Henrique da Costa

Entretien accordé par Olivier Abel à Cristina Henrique da Costa

Cristina Henrique da Costa : Je vais commencer cet entretien en mentionnant François Dosse, qui dans sa biographie de Ricœur fait allusion très précisément aux rapports que vous avez entretenus, Ricœur et toi, au moment de ta maîtrise et de ton doctorat. Il dit en substance que Ricœur partait chaque année à Chicago en confiant son groupe d'étudiants à Emmanuel Levinas, que toi-même tu es revenu de Montpellier en 1975 faire ta maîtrise, et que tu as suivi le séminaire de la rue Parmentier sur l'imaginaire. Ricœur t'a confié un sujet sur la fonction de la parole dans la poétique de Bachelard. Puis tu t'es inscrit en troisième cycle pour continuer sur le statut phénoménologique de la rêverie poétique. Ce qui t'intéressait, selon Dosse, c'était de voir la phénoménologie jouer dans la théorie bachelardienne de l'image le même rôle que la coupure épistémologique dans sa théorie du concept scientifique. Dans ce passage, deux choses ont attiré mon attention. D'après ce que dit François Dosse, il y aurait deux phases dans ton parcours de recherche. Dans un premier temps, celui de la maîtrise, ton travail sur Bachelard a été entièrement guidé par certaines consignes ou suggestions précises de Ricœur. Puis, dans un second temps, le choix de ton sujet de doctorat, toujours sur Bachelard, a été beaucoup plus personnel.

Olivier Abel : Très juste. Pour le doctorat, c'est complètement moi qui ai décidé du sujet.

C.H. C. : Il y a donc là une différence qui m'intéresse. Le contexte dans lequel tout se déroule est celui de la publication de *La métaphore vive*, en 1975. C'est bien ça ?

O. A. : C'est bien ça.

C.H. C. : Parlons d'abord de ta maîtrise. Je voudrais que tu me précises certains termes de l'intitulé du mémoire : *La fonction imaginaire de la parole dans la poétique de Bachelard*.

Tu te souviens des termes ? Est-ce que tu pourrais me préciser un peu ? Il y a le mot *imaginaire*, mais il y a aussi *parole* (cela s'oppose à langue ? à langage ? à écrit ?

ou alors est-ce l'acte de la parole, ou bien y-a-t-il dans cet usage du mot quelque chose d'un peu théologique ? Enfin, pour moi il y a également une autre question : de quelle Poétique de Bachelard s'agirait-il ?)

O. A. : Je suis allé voir Ricœur en juin 1975 à Chatenay-Malabry, mais je le connaissais déjà personnellement depuis au moins dix ans, ma sœur avait entre autres été dans la classe de son dernier fils, on faisait du scoutisme ensemble. On pouvait le questionner pour un oui pour un non. Par exemple, avec un copain anarchiste, ça devait être en 1967, je me souviens qu'on lui avait demandé ce qu'il pensait de la liberté sexuelle, et il avait répondu, il avait pris ça très au sérieux (je ne me souviens pas ce qu'il en avait dit).

En 1975 je reviens donc vers lui, après avoir fait ma licence à Montpellier. Michel Henry avait été mon professeur, il faisait son Marx. Dans son Marx, il y avait l'idée de la subjectivité organique transcendantale, il disait qu'il fallait mettre au centre de l'économie le travail vivant, mais cela voulait dire aussi le sujet vivant, et non pas le producteur, le consommateur, etc. Une démarche donc qui se situait déjà pour Michel Henry du côté de la représentation, alors qu'il disait qu'il fallait prendre les choses phénoménologiquement. Je l'ai entendu, mais ce que je me suis dit à ce moment-là, c'est que le plus important, ce n'était pas l'idée de travail sur laquelle Michel Henry insistait beaucoup, c'était l'habiter. Lorsque je suis allé voir Ricœur, mon intérêt se portait alors sur la phénoménologie de l'habiter. Pour moi, le plus important était le fait que nous soyons des habitants, mais je n'étais pas du tout heideggérien, je ne connaissais pas le texte d'Heidegger à ce moment de ma vie. L'intérêt pour l'habiter, le cohabiter, la pluralité des formes de l'habiter par les vivants, c'était ma fibre familiale, un peu écologique, qui l'expliquait. Je suis donc allé voir Ricœur pour mon mémoire de maîtrise, et je lui ai parlé de mon intérêt pour la phénoménologie de l'acte d'habiter. J'avais ce désir, je suis venu avec cette question. Ricœur m'a répondu que la question était intéressante, même si je pense qu'il l'entendait plutôt avec un côté un peu heideggérien, à partir du second Heidegger. Mais justement, on en a reparlé, je l'ai vu deux ou trois fois pour la préparation de ce mémoire, et il ne voulait pas les courts circuits vers l'imagination comme il y avait chez Sartre et Heidegger, où l'imagination est trop radicale mais du coup elle est vide, alors que chez Bachelard l'imagination est très féconde. Donc il m'a dit : « Vous avez chez Bachelard, une poétique de l'espace qui pourrait être un élément de votre interrogation sur la phénoménologie de l'habiter ». Et alors ce jour-là il m'a donné un exemplaire de *La métaphore vive* qui venait juste de sortir, il y en avait un paquet à côté de lui. J'ai regardé, j'ai vu que Bachelard. Était cité, j'ai lu le chapitre, j'ai été enthousiasmé, je ne connaissais pas du tout cette dernière étude de Ricœur.

C.H. C. : Tu parles ici de la sixième étude de *La métaphore vive* ?

O. A. : Oui, c'est ça, mais même du livre entier que je ne connaissais pas. Je connaissais le Ricœur jusqu'au *Conflit des interprétations, Histoire et vérité. La Philosophie de la Volonté* avait été très importante pour moi. Dans mon adolescence, je

me suis passionné pour le thème du mal et de la fragilité, j'avais même travaillé au lycée sur le tragique, j'en avais fait un exposé en seconde, j'avais lu *La symbolique du mal*, j'étais un peu fou.

C.H. C. : Pourquoi fou ? Tu veux dire que ce ne sont pas des sujets qui passionnent habituellement des adolescents ?

O. A. : À l'époque, j'étais très candide, je ne me rendais absolument pas compte à quel point Ricœur était un auteur compliqué. Donc, je ne connaissais que ce côté-là. Or, *La métaphore vive*, c'est complètement autre chose, je l'ai dévorée, c'était un livre qui me sortait de la symbolique. Même si je ne m'avais pas ce côté junguien ou eliadien, même si je m'intéressais déjà à des unités plus amples, comme le tragique, et ne fantasmiais pas du tout sur le symbole, donc avec *La métaphore vive* c'était autre chose radicalement.

Le livre m'a fait découvrir l'intérêt de cette idée de la fonction imaginaire de la parole, pas du tout dans un sens théologique, au sens très large. Mais c'est quand-même la parole, car il s'agit de l'acte de la parole. C'est à dire la prédication impertinente, qui rapproche des aires sémantiques éloignées et suscite ou ressuscite l'imaginaire, il le fait résonner, il le change. Dans ce livre, l'important c'est comment une innovation sémantique, comment une parole, ou d'ailleurs toute parole vive, a une dimension métaphorique, singulière, crée un écart, a du style, une dimension vivante qui ouvre, bien sûr, un imaginaire, ouvre un style de vie, un rapport à soi, aux autres, au monde, etc. Donc j'ai tout de suite capté le grand intérêt de cette idée, parce que Ricœur le présentait un petit peu comme une inversion. D'habitude on imaginait et après on disait ce qu'on imaginait, et là c'était une entrée dans la poésie beaucoup plus mallarméenne.

C.H. C. : Est-ce que tu avais connaissance de Mallarmé, est-ce que tu en avais parlé avec Ricœur ?

O. A. : Mallarmé, je le lisais beaucoup (dans *La Pléiade*), j'en ai sûrement parlé à Ricœur, avec toute son approbation, cela l'intéressait beaucoup, c'était dans le sens de ce qu'il cherchait. Donc, tu vois, il y a un glissement énorme entre ma demande initiale, sur la phénoménologie du sujet habitant, et ce vers quoi Ricœur m'a dirigé en disant en quelque sorte « laisse tomber la phénoménologie, maintenant ce qui nous intéresse, c'est autre chose, fais autre chose », un peu comme s'il disait « vas-y, si tu es un petit jeune qui s'intéresse à ce que je fais, viens prolonger les quelques lignes que j'ai écrites, essaie de les étoffer ». C'est tout à fait Ricœur, ça, il ouvre une fenêtre et puis nous encourage à prolonger.

C.H. C. : Pourrais-tu m'en dire un peu plus sur la question suivante : quel intérêt Ricœur avait-il à travailler sur cette question poétique à partir de Bachelard ? Je m'explique : la question est quand-même évidemment que le caractère allusif à Bachelard dans le texte de Ricœur pose problème. Je suis même personnellement étonnée qu'il y ait une forme de consensus sur le fait que Ricœur soit bachelardien,

alors que je constate qu'il n'y a dans son œuvre que quelques lignes consacrées à Bachelard. Par rapport au temps qu'il aura passé à commenter un certain nombre d'autres philosophes, c'est tout de même troublant.

O. A. : Ricœur était tout de même avec Bachelard à la Sorbonne. Ils se sont connus deux ou trois ans avant la mort de Bachelard. Mais disons d'abord qu'il faut chercher du côté de l'article *Le symbole donne à penser* publié dix ans avant *La métaphore vive*. L'allusion à Bachelard y est tout à fait fondamentale. L'idée que le sens n'est pas caché derrière, qu'il est devant, ouvert par le texte, c'est tout à fait bachelardien, et ce n'est pas l'herméneutique au sens habituel, au sens classique du terme, pas du tout. On dit souvent de Ricœur qu'il est passé de la phénoménologie à l'herméneutique, mais c'est autre chose qui se passe pour Ricœur dans *Le symbole donne à penser*. Alors, bien sûr, Bachelard fait aussi des choses extrêmement diverses, il fait aussi de la cosmologie, cela peut donner des choses de nouveau avec un côté éliadien.

C.H. C. : Junguien également.

O. A. : Oui, mais justement ce qui intéresse Ricœur, c'est la dimension proprement poétique. Là-dessus, j'ai une hypothèse tout à fait personnelle, qui est la suivante : on pourrait dire que la transcendance du jeune Ricœur s'est complètement sécularisée, presque convertie, car elle n'est pas ailleurs que dans le langage, et notamment dans les œuvres de langage que sont les textes etc., mais surtout dans le langage en général. En effet, l'idée de base de la transcendance, qu'est-ce que c'est ? Pourquoi est-elle importante ? La transcendance est ce qui me libère. En quelque sorte, l'autre me libère, ce qui est très levinassien. Autrement, je serais captif de ma clôture sur moi-même, je serais en quelque sorte enfermé dans mon auto-servitude, si l'autre ne venait pas me délivrer. On trouve cette idée chez le jeune Ricœur, on la trouve déjà aussi dans les notes préparatoires de *La Philosophie de la Volonté*. Je pense que lorsqu'il parle de la poétique de la volonté, dans son projet, cela veut dire que la transcendance est de part en part poétique.

C.H. C. : Oui, mais justement, il n'a pas écrit le livre [la Poétique de la volonté].

O. A. : Non, il ne l'a pas écrit, mais d'une certaine manière on peut dire que si, que dans toute son œuvre poétique, c'est bien de cela qu'il s'agit, qu'elle n'est pas ailleurs que dans cette interminable enquête sur le langage, sur ses différents genres, du coup sur les différentes modalités de transcendance par lesquelles je sors de moi-même. Je comprends pourquoi Bachelard a été si important pour Ricœur à partir de là, et il le cite très brièvement. Mais je veux aussi préciser que Ricœur concevait ses cours à Strasbourg de manière très classique. Il enseignait la philosophie au travers d'études très solides sur Platon, Aristote, parfois un peu d'Augustin, puis Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, éventuellement Nietzsche, etc. Il le refaisait chaque année. Ce grand cursus classique, c'était aussi ce que l'on

demandait aux professeurs d'histoire de la philosophie de cette époque. Donc, lorsqu'il étudiait des notions, c'était toujours au travers de ce parcours très académique. Qu'est-ce que c'est que la volonté chez untel ? Par exemple.

C.H. C. : Il restait attaché à l'esprit de l'histoire de la philosophie ?

O. A. : Oui, et il se sentait donc équipé pour parler d'Aristote, de Kant, Hegel etc. Mais du coup, lorsqu'il s'agissait des contemporains, il n'avait pas le temps de les lire complètement et il n'osait pas en parler faute de les avoir suffisamment lus. Et puis à Strasbourg, sa chaire était celle de l'histoire de la philosophie, c'est à la Sorbonne puis à Nanterre qu'il a commencé à faire des cours sur des grands thèmes comme le langage, la négativité, l'imagination, l'action, etc.

C.H. C. : On pourrait l'interpréter comme un fait de la psychologie ?

O. A. : Oui, je pense qu'on peut dire cela aussi, et surtout avec le temps, Ricœur est devenu de plus en plus prudent. Il n'osait pas prendre un auteur sur quelques pages et en faire quelque chose comme ça. Il fallait vraiment qu'il ait lu une œuvre entière, dont il se faisait carrément une longue fiche de lecture, discutable d'ailleurs, car il faisait toujours le lien avec autre chose et entraînait lui-même en discussion. Mais il n'a pas fait cela avec Bachelard, tu as raison.

C.H. C. : Oui, et je me demande pourquoi, alors qu'il dit que c'est un philosophe important.

O. A. : Je pense que certaines des idées le plus importantes de Ricœur surgissent à la lecture de ses contemporains, à la rencontre entre une idée qui travaille déjà chez lui, et une expression qu'il trouve chez un auteur et qui lui semble dire mieux que lui-même cela qu'il était en train de chercher. Par exemple, récemment on a fait une journée sur un cours intitulé « les incidences théologiques des recherches sur le langage », et il y a deux ou trois allusions à Todorov, qui avait alors 26 ans, qui était donc tout jeune. Ricœur a donc lu Todorov et il disait que ce qui est important chez Todorov par rapport à Roland Barthes c'est que Todorov insiste sur la rencontre des différents textes, et que c'est selon Ricœur de cette idée d'intertextualité que nous avons besoin dans les études bibliques. Ça va rester chez Ricœur une idée majeure. Or, c'est une idée qu'il estime devoir au jeune Todorov, même s'il l'avait lui-même déjà exprimée autrement, mais là il le dit avec les mots de Todorov.

C.H. C. : Je ne vois pas ça comme une dette, je vois ça comme un pragmatisme philosophique. Autrement dit, quelqu'un a une idée géniale et alors Ricœur s'y intéresse sans forcément explorer la cohérence de son système. Simplement il se l'approprie, il "vampirise" (comme on dit dans la théorie littéraire à propos de la poésie moderne), sans contrainte. Ne pourrait-on dire par exemple que Ricœur s'approprie Bachelard sans s'astreindre à la cohérence philosophique de Bachelard ? S'est-il au moins posé cette question ?

Quelle est la cohérence philosophique de Bachelard, en avez-vous discuté dans le cadre de tes recherches d'étudiant ? Qu'est ce qui n'allait pas chez Bachelard selon Ricœur ?

O. A. : Nous avons beaucoup discuté de la cohérence philosophique de Bachelard. Il y a d'abord le fait que Bachelard à cette époque était super à la mode. Or, Ricœur ne voulait pas trop rentrer là-dedans. Toujours Ricœur s'est tenu à l'écart des gens trop à la mode. Ce que Ricœur dit dans *Le symbole donne à penser* paraît dans *Esprit* au mois d'août 1959, Bachelard n'était pas encore tellement à la mode que ça. Moins à mon avis que dans les années 68 et après. Bachelard avait saisi quelque chose de très important pour Ricœur, autrement dit, ce tournant poétique si important. C'est la parole qui génère la subjectivité, on pourrait presque dire qu'elle génère le sujet.

C.H. C. : D'accord, mais du côté de la critique à Bachelard, qu'est-ce qui d'après toi n'était pas pour Ricœur à reprendre de Bachelard ? Je vois Ricœur comme quelqu'un de sévère, pas du tout comme quelqu'un de gentil avec les autres penseurs, mais avec un style d'écriture qui ne le laisse pas immédiatement voir. Y aurait-il quelque chose à dire ?

O. A. : Oui, il est très sévère, mais pas au sens de quelqu'un qui sait et qui juge de haut celui qui ne sait pas ou fait une bourde : au sens de pousser l'autre le plus loin dans sa propre argumentation, dans sa propre cohérence. Je me rappelle des corrections de Ricœur sur ma thèse de doctorat, et là on se situe 3 ans plus tard. Il avait souligné cela en mettant des [+++] dans la marge. La question était la suivante : je tentais de comparer les analyses phénoménologiques de Sartre et de Bachelard (bien sûr, Husserl, qui l'a toujours intéressé, était pour lui le sommet, hors concours dans la rigueur, j'en avais exposé les grandes thèses sur la neutralisation etc., au chapitre précédent). Et Ricœur appuyait ma comparaison de Sartre avec Bachelard en observant que ce dernier a une phénoménologie extrêmement légère, extrêmement sommaire, mais extrêmement féconde. Pourquoi ? C'était la question qu'il me posait. Il disait, voilà, on compare Sartre et Bachelard. Pourquoi Bachelard est-il si fécond ?

C.H. C. : C'était une énigme ?

O. A. : Oui, non. En fait, il essayait de creuser le statut philosophique de cette poétique. Il y avait selon Ricœur un statut philosophique implicite de cette poétique. Cela voulait dire que Bachelard avait un usage de la phénoménologie complètement original. C'est ce que j'ai cherché dans cette thèse en proposant d'y voir une sorte de coupure épistémologique, et en disant que la phénoménologie avait chez Bachelard cette coupure dans l'ordre poétique et de l'imaginaire, c'était le résultat de ma thèse.

C.H. C. : Avant de parler de ta thèse, je voudrais creuser un peu plus cette période de la maîtrise, pour essayer de bien comprendre ce qui était en jeu à cette époque dans le cadre de ton dialogue avec Ricœur.

J'ai bien compris que les références bachelardiennes de ton travail sont *La poétique de l'espace* et *La poétique de la rêverie*, que Ricœur te fait connaître *La métaphore vive*, et que cela induit un changement de cap par rapport à ton projet initial.

O. A. : Oui, en fait il me dit carrément de changer d'axe, de tenter de penser le sujet du langage. Ricœur m'a parlé en effet des 2 Poétiques de Bachelard. Le sujet habitant, c'est d'abord un sujet parlant, c'est cela qu'il me fait me dire. Mon idée initiale était de travailler sur *La poétique de l'espace*, qui m'avait enthousiasmé « pour moi ». Mais ensuite c'est *La poétique de la rêverie* qui m'a davantage intéressé philosophiquement, le cogito du rêveur et les rêveries vers l'enfance, surtout, c'est devenu ma base. Je n'ai pas de souvenir très précis sur le fait que Ricœur m'ait aussi aiguillé vers cela, peut-être y avait-il là davantage de matériaux implicites pour un mémoire de maîtrise sur « La fonction imaginaire de la parole ». En fait, on peut dire que Bachelard est presque une source limite pour la philosophie.

C.H. C. : J'aime beaucoup cette expression de source limite

O. A. : Quelle philosophie peut-on tirer d'un grand film de Capra, ou bien du *Cantique des cantiques* ? De même, quelle philosophie va-t-on pouvoir tirer de *La poétique de la rêverie* de Bachelard ?

C.H. C. : Ça, c'était bien une question pour Ricœur ?

O. A. : Oui, je crois. Ricœur était quelqu'un qui pensait que si on veut faire de la philosophie, à un certain moment il faut le faire à partir de quelque chose qui ne soit pas de l'ordre de la philosophie. On voit cela justement dans *La métaphore vive*.

C.H. C. : Une sorte de coup d'état de la philosophie ?

O. A. : Je ne le dirais pas comme ça. Selon lui, il faut tenir l'écart. Ce que ton expression suggère, c'est plutôt que Ricœur penserait plutôt à résorber l'écart. Mais du coup, on ne serait pas libéré. Il ne faut pas résorber l'écart. On a besoin de quelque chose d'extérieur, d'un genre qui reste extérieur.

C.H. C. : Mais n'est-ce pas pour mieux te manger mon enfant ?

O. A. : Je ne suis pas d'accord. Mais c'est une question intéressante. Je n'en ai pas le sentiment. Ricœur, quand-même, sans cesse voulait nous faire sortir de la philosophie, il renvoyait sans cesse aux poètes, aux tragiques, etc. En revanche, selon lui, si on faisait de la philosophie, il fallait que ce soit de la philosophie rigoureuse.

C.H. C. : Quand je t'écoute, j'ai tout de même l'impression que tu vas vers l'idée que Bachelard était un discours qu'on devait se réapproprier philosophiquement, mais que lui-même n'aurait pas pour Ricœur de philosophie aboutie.

O. A. : Exactement. C'est un explorateur, Bachelard. Comment raccorder les terres magnifiquement explorées par Bachelard, avec ses suggestions plus que brillantes, créatives, fondamentales, au continent de la philosophie ?

C.H. C. : Serais-tu en mesure de dire que c'est ce que Ricœur pensait lui-même ?

O. A. : Je pense. Mais je pense en même temps que pour Ricœur cette philosophie limite, c'est aussi le lieu où se faisait la philosophie. Pour Ricœur la philosophie s'est toujours faite avec autre chose que la philosophie. Toute sa vie, il a cherché à penser sur les limites. Avec Bachelard, on avait tout le temps un philosophe de la limite, vraiment.

C.H. C. : Je perçois l'importance pour vous deux de ces livres, *La poétique de l'espace* et *La poétique de la rêverie*, où la question de la phénoménologie est effectivement posée. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser à mes livres préférés de Bachelard qui ne sont pas ceux-là, mais ceux de sa poétique matérialiste. Cela m'intéresse de savoir si tu te souviens que vous en avez discuté. Ricœur les a-t-il lus ?

O. A. : Dans *Le symbole donne à penser* il évoque surtout ceux-là. Cet imaginaire soulevé par le langage qui intéresse Bachelard dans les poétiques, Ricœur l'a attrapé avant ces deux poétiques, déjà dans les autres ouvrages qui vont vers ces poétiques. C'est ce qui l'intéresse, car sinon pour ce qui est de l'enquête un peu phénoménologique sur le corps, la matière, le repos, les forces etc. il pourrait y avoir un côté psychologisant. Il faut dire que c'est l'habitude de la phénoménologie que de se méfier du psychologisme, Ricœur le dit deux ou trois fois, mais ce sont des formules scolaires d'une époque, des formules que je trouve trop sévères, parce que cela a empêché de voir venir plein de choses qui sont importantes.

Mais on peut penser qu'à la fin de la 6e étude [de *La métaphore vive*] Ricœur tient un langage qui va un peu vers ça tout de même, lui aussi. Cette idée de réveil des champs sensoriels, le fait que Ricœur s'intéresse aussi à l'effet sur les corps du langage poétique, ce qui est d'ailleurs ce qu'il me suggère de poursuivre, tout cela n'est peut-être pas si loin [de la poétique matérialiste].

C'est aussi pour cela que je me suis intéressé au schématisme de l'attribution métaphorique. Le poétique crée du schématisme. Il existe un schématisme proprement poétique qui n'est pas le schématisme kantien classique, mais qui est un style, ce sont des manières...

C.H. C. : Il existe au Fond Ricœur un exemplaire de *La poétique de la rêverie* dédicacé par Bachelard à Ricœur, le remerciant pour son beau livre [*La philosophie de la volonté*]. Y a-t-il une possibilité d'après toi pour que Bachelard ait été influencé par Ricœur ? Est-ce que le tournant phénoménologique de *La poétique de l'espace* devrait quelque chose au premier tome de *La philosophie de la volonté* ? Est-ce envisageable ?

O. A. : C'est une phénoménologie du langage, de l'image poétique, ce n'est pas la conscience qui est à l'origine de l'image poétique, au contraire, celle-ci est créatrice de conscience. C'est très possible qu'ils se soient parlé, qu'ils se soient sentis proches sur ce front qui était en train d'évoluer, simultanément. Mais il faut dire qu'à la fin des années 50 et au début des années 60 on est en plein tournant linguistique, ils sont tous les deux dedans.

C.H. C. : Oui, mais Bachelard a-t-il pu se voir reprocher d'être trop psychologisant dans les poétiques matérialistes à une époque où les phénoménologues, Sartre, Merleau-Ponty, Levinas, Ricœur gagnent du terrain ?

O. A. : Peut-être.

C.H. C. : On peut poser la question autrement : D'après toi, Bachelard a-t-il été conduit au geste phénoménologique parce qu'il s'agissait d'une façon de généraliser sa pensée en la rendant plus philosophique alors qu'au départ elle était très franchement romantico-littéraire ?

O. A. : En tout cas, je me souviens d'avoir établi un inventaire de la bibliothèque littéraire de Bachelard lorsque j'habitais à Istanbul, je venais de terminer ma thèse. Ce texte n'est pas publié, mais j'ai fait le travail de classer tous ces livres par ordre alphabétique des auteurs. Je dois avoir ce texte quelque part, écrit à la main. Je suis très proche de ton intérêt pour Bachelard, il nous ouvre à une faim de lecture, et comme il dit, le paradis est une grande bibliothèque. C'est merveilleux cet appétit de lecture, il a tellement raison.

Quant à Ricœur, je ne pense pas qu'il lui ait reproché son absence de phénoménologie, il essayait lui-même d'échapper au caractère stérile de la phénoménologie dans sa dimension idéaliste. Il y a une dimension idéaliste et stérile contre laquelle il ne cesse de se battre. Il a vu ce qu'il pouvait penser avec une phénoménologie poétique qui lui permettait de rompre aussi avec une herméneutique tournée tout le temps vers le passé, vers le "en amont" du texte. Il y a une anecdote des années 80, on se vouvoyait encore, que je peux te raconter : Ricœur m'a une fois dit : " on dit beaucoup « herméneutique », mais je ne sais pas si vous avez remarqué, j'utilise très peu le mot herméneutique ". J'avais beaucoup aimé ça. Tu vois, dans l'herméneutique il y avait un côté tarte à la crème, avec tout ce que cela veut dire, notamment dans les études bibliques, mais pas seulement, en général. Alors que la phénoménologie c'est justement la rupture avec le concept, avec la prétention à expliquer et même à comprendre. Et avec Bachelard, alors, c'était une phénoménologie utilisée pour autre chose. Pour couper court à toute explication et même à toute compréhension, pour se placer à la naissance de l'image poétique.

C.H. C. : Je me fais la réflexion suivante : pourquoi Bachelard s'intéressait-il si peu à la religion ? Est-ce tout simplement par méconnaissance du thème, par absence de tradition familiale ? La question m'intéresse, parce que je discute moi-même la question de la genèse poétique du symbole, je me demande pourquoi

dans *La symbolique du mal* Ricœur ne va pas dans cette direction alors qu'il affirme pourtant que le symbole est essentiellement poétique. Du coup, inversement, la question symétrique se pose à propos de Ricœur. Comment se fait-il que Ricœur ne s'intéresse pas particulièrement à la littérature [en tant que lieu de la genèse du symbole] ? Au moins, on peut en tout cas dire qu'il ne s'y intéresse pas à la manière de Bachelard, ou même comme Derrida s'y intéresse, lui qui avait une grande culture littéraire moderne. Chez Ricœur, les références littéraires donnent l'impression d'être marginales, et en tout cas sa pensée ne montre pas que des œuvres littéraires l'auraient bouleversé, au point de devenir des questions déstabilisantes, des sujets d'interrogation philosophique pour sa pensée à lui. Contrairement à Bachelard, dont on voit bien qu'il est sans cesse transporté par le phénomène poétique. Je souhaiterais avoir ton avis, puisque tu as discuté de l'image poétique avec Ricœur à l'occasion de tes recherches, le problème de la littérature est forcément venu sur le tapis. On connaît l'intérêt de Ricœur pour le texte biblique et on peut très bien imaginer que c'est par ce biais aussi que le tragique prend une grande importance dans son œuvre, mais qu'en est-il du reste ? Par exemple Mallarmé, dont tu viens de parler : pour un littéraire, c'est une œuvre qui regorge de conceptualisations possibles, d'idées nouvelles...

O. A. : Bien sûr. Mais je pense d'abord que contrairement à ce que tu sembles dire, *La symbolique du mal* est une immense traversée d'œuvres littéraires anciennes, tellement anciennes qu'on oublie qu'elles sont littéraires. C'est le cas de l'univers biblique du mythe adamique, de l'univers des tragédies grecques du mythe tragique, de l'univers orphique et gnostique du mythe de l'âme exilée, etc. Ricœur y pratique la méthode phénoménologique des variations imaginatives sur un thème. Il aurait aussi bien pu appeler cela La poétique du mal. La démarche est d'ailleurs la même que celle de Temps et Récit : à une aporétique (phénoménologique) du mal répond une poétique du mal. Je pense aussi qu'il avait un sens aigu de la séparation des genres, et des prudences à avoir quand on les mélange : la dernière étude de La métaphore vive est exemplaire à cet égard, et c'est précisément sur ce point qu'il critique Derrida. Ricœur était un grand lecteur en général, même s'il est vrai qu'il y avait beaucoup de romans qui lui tombait des mains. Je me souviens qu'il n'avait pas osé dire à Julia Kristeva qu'il n'avait pas pu achever un roman qu'elle lui avait envoyé. Ricœur est aussi quelqu'un qui, tant qu'il ne connaissait pas très bien une chose, ne voulait pas en parler. Plus le temps a passé, plus Ricœur est devenu pointilleux sur ces questions. "Qui suis-je, pensait-il, pour parler sans savoir ce qu'en ont dit les autres ?" Pour te donner une idée : en 2003, Ricœur s'est passionné pour *King Lear*, et il a alors exprimé le souhait d'en faire un petit commentaire. Il était absolument enthousiaste. Puis, au moment de son départ en vacances d'été, il a rempli une cantine contenant tous les livres qu'il avait commandés sur *King Lear*. Je lui ai dit : "Paul, tu as 90 ans, tu as le droit de faire un essai sans lire tout ce que l'on a écrit sur une œuvre. Va-s-y, fonce". Il a alors répondu : "non, ça je ne peux pas le faire". C'était un été de canicule, il a perdu un œil et nous n'avons pas ce commentaire de *King Lear*, je ne sais pas quel était le noyau, je pense que c'était autour de la figure de Cordelia.

C.H. C. : Mais alors que devient la leçon bachelardienne de la nouveauté poétique de l'image ?

O. A. : Très bonne remarque. Mais ce n'est pas son métier à lui. Il estime avoir un métier de tâcheron, c'est un philosophe qui doit commencer par faire le tour des choses, voir et toucher la limite cela suppose de parcourir tout le champ.

Je pense qu'il y a eu chez lui beaucoup de choses comme ça, ce n'est pas une explication, mais c'est quelqu'un qui tant qu'il ne connaissait pas quelque chose, il ne voulait pas trop en parler. S'il a fait un commentaire de Mrs. Dalloway, cela veut dire bien sûr qu'il l'avait lu, mais qu'il avait lu aussi beaucoup d'autres choses qui avaient été faites autour de Mrs. Dalloway, et ce n'est peut-être pas génial, mais voilà... Et il ne faut pas oublier qu'il a fait ce travail sous l'angle de son enquête sur les formes du temps...

C.H. C. : La question telle qu'elle se pose pour un théoricien de la littérature, lequel passe son temps à vouloir définir ce qu'est la littérature, à vouloir comprendre ce qui distingue le texte littéraire des autres, cette question de la frontière donc, elle ne s'est pas réellement posée pour Ricœur ?

Sous l'impulsion de ce processus d'émerveillement devant la créativité du langage dont nous parlions à l'instant, au titre de cette « parole qui ouvre » sur le monde, à ton avis comment la question de la différence de statut entre des textes dont certains sont littéraires alors que d'autres ne le sont pas s'est-elle posée ? De cette différence de statut entre des textes qui est une question si importante pour Bachelard, que peux-tu en dire ?

O. A. : Au contraire, Ricœur fait presque un dénivelé trop grand entre les deux types de textes. Il a besoin de sources non philosophiques de la philosophie. Parmi ces sources, le tragique, le biblique, Shakespeare auquel il s'intéressait depuis longtemps, d'autres encore, appartiennent pour lui à des ordres de discours différents [de la philosophie]. Il y a une énorme différence entre la philosophie et la littérature, pour lui il ne fallait pas trop vite ramener ces textes à la philosophie, Ricœur reprochait à Derrida de ne pas tenir assez compte de cet écart de genre.

C.H. C. : En effet, personnellement je pense que par certains côtés Derrida n'aurait pas existé sans Bachelard, justement parce qu'il y a chez lui ce mélange entre les sphères.

O. A. : Ricœur insiste beaucoup sur le mélange, sur le mixte, c'est tout le travail de la triple mimesis dans *Temps et Récit*, et tout ce qu'il dit de l'entrecroisement par exemple de la fiction et de l'histoire, mais encore faut-il qu'il y ait des genres différents pour pouvoir les entrecroiser.

C.H. C. : La question s'est posée pour lui de la différence entre philosophie et d'autres textes, j'entends bien, mais pas forcément pour la distinction, par exemple, entre la Bible et la littérature ?

O. A. : Quelle est la différence ?

C.H. C. : Elle est importante comme question pour les théoriciens de la littérature.

O. A. : Mais pourquoi la Bible ?

C.H. C. : Parce que Ricœur était un lecteur assidu de la Bible.

O. A. : D'abord la Bible est dans la bibliothèque familiale depuis son enfance, et dans le protestantisme assez classique de son adolescence. Au Lycée, il a découvert les Grecs, sa bibliothèque s'est élargie. Ricœur n'a cessé de relire, de recréer les choses acquises. Sa bibliothèque personnelle d'art et de littérature a été par ailleurs distribuée dans sa famille après sa mort. Seule sa bibliothèque philosophique est restée intacte, c'est très dommage, parce qu'au Fond Ricœur il n'y a presque rien de sa bibliothèque littéraire, par exemple, il n'y a même pas son Proust, ni *La montagne magique*, ni aucun de ses textes annotés. Même les Bibles de Ricœur, les différentes traductions, n'y sont pas toutes. Il ne connaissait pas l'hébreu, mais le grec, oui.

Mais oui la Bible est d'abord un énorme fait littéraire, c'est bizarre de mettre la Bible à part de la littérature, dans un statut en quelque sorte sacralisé ! D'ailleurs il ne faut pas mélanger la théologie et la Bible, c'est le premier pas je pense de l'esprit critique. La Bible n'est pas un texte uni, sinon par un canon ultérieur, c'est une collection de textes bruts, divers dans leurs formes comme dans leur fond, dont la rédaction se fait sur plusieurs siècles, dans des contextes très divers, et où le plus souvent il n'y a pas de théologie au sens d'élaboration théorique secondaire, même si ceux qui ont établi le canon pouvaient avoir une petite idée théologique derrière la tête. Peu à peu Ricœur s'est complètement détourné de la théologie pour se passionner pour ces textes. L'intérêt de Ricœur pour la Bible correspond à un désintérêt pour la théologie. C'est important à comprendre.

Il faut aussi imaginer que Ricœur était un philosophe occupé par toutes sortes de tâches, qui acceptait énormément de choses (des conférences, des colloques, des préfaces, des thèses... il n'a pas arrêté) et le peu de temps qu'il avait pour lire tranquillement, dans son fauteuil, dans son lit etc., il le consacrait souvent à la Bible, non pas comme une exégèse, mais comme une lecture pour lui-même, pour la méditation ou le plaisir. Quand il allait écouter la prédication de son pasteur, c'était pour entendre une autre lecture que la sienne de textes qu'il connaissait par cœur. Mais de la même manière il a énormément lu les tragiques grecs, qui étaient dans sa chambre à coucher, et je pense même que sa conception de la religion, je veux dire de toute la « religion » (si tant est que ce mot ait un sens), lui vient de l'*Orestie* d'Eschyle.

C.H. C. : C'est bien toi qui as choisi le thème de la thèse ?

O. A. : Avant de parler de ma thèse je souhaite dire qu'à la suite de mes recherches de maîtrise, j'ai publié sur le rythme et le temps chez Bachelard, pour moi

c'est la question fondamentale. J'ai aussi fait une étude bachelardienne sur Gaston de Saporta, un paléo-botaniste. L'article est paru dans la *Revue de métaphysique et de morale*. Il y était déjà question de style, ce qui est devenu le sujet de ma thèse.

Après un DEA sur un petit chapitre de *Expérience et jugement* de Husserl – dont les examinateurs étaient Ricœur et Levinas. Chaque année, en effet Ricœur et Levinas assuraient un séminaire de lecture cursive sur un texte qu'ils se partageaient. Donc, mon DEA, c'était sur Husserl, un Husserl intéressant dans lequel il y a déjà beaucoup de choses.

C.H. C. : Tu travailles sur Husserl, donc ce n'est pas étonnant qu'ensuite tu t'intéresses au statut phénoménologique de la rêverie poétique.

O. A. : C'est Ricœur en quelque sorte qui m'a dit « ce n'est pas sérieux cette affaire de rêverie poétique ». Comme je te le disais, Ricœur remarquait : Sartre est très sérieux, mais ça ne donne pas grand-chose d'intéressant sur le plan poétique. Bachelard n'a pas l'air sérieux, mais c'est très fort ce qu'il fait, donc « allez-y, il faut creuser le statut phénoménologique de la rêverie poétique ». Ma maîtrise avait été consacrée à la fonction imaginaire de la parole, et j'avais pu associer des gens aussi divers que Todorov (pour la littérature fantastique), mais aussi Nietzsche, et Kant. En revanche, dans la thèse, sur le statut phénoménologique de la rêverie, il s'agissait d'accomplir un travail pour lequel je n'étais pas tout à fait équipé. J'habitais et travaillais à Istanbul avec une double et même une triple charge d'enseignement (au lycée Galatasaray des garçons, à celui des filles, plus à l'école française, 9 classes en tout) et je rencontrais Ricœur une fois par an. À cause de ces conditions personnelles difficiles, ma thèse n'est pas très bonne, ni sur l'état de la question, ni sur le fond, ni sur la forme ! C'est moi qui le dis mais je pense que Ricœur le pensait. Il faut ajouter qu'on faisait alors tout sur des machines à écrire, la moindre correction supposait de reprendre la page entière, ou de coller une petite bande et de refaire une photocopie de la page !

C.H. C. : Mais, à ta décharge, n'est-ce pas aussi un projet ingrat qu'il t'avait confié ?

O. A. : Il m'a en tout cas laissé seul et je suis parti dans ma direction, et ma direction c'était le style.

C.H. C. : C'est très intéressant tout ça, tu es en train de me dire que Ricœur te confie un bébé compliqué qui consiste à trouver le côté sérieux phénoménologiquement chez Bachelard. C'est très ingrat comme tâche, personnellement je n'aurais jamais été capable de faire ça. Trouves-tu que tu as un peu réussi ?

O. A. : À ma manière, disons au moins que j'ai réussi une traversée. Dans cette phénoménologie, il y avait le côté rêverie comprise comme auto-affection, presque au sens que Michel Henry donnait à ce concept, c'est-à-dire un côté phénoménologie du corps. Mais il y avait également un autre côté, le libre jeu de la légalité poé-

tique de l'attribution métaphorique, c'est-à-dire le côté postkantien de l'imagination productrice. J'ai alors tout inversé, en me disant que d'abord il y a la poétique, puis ensuite on peut s'intéresser au corps. Comment l'auto-affection va-t-elle être affectée par le poétique ?

J'ai isolé l'argument de ma thèse pour te le montrer. Je le cite : "l'imagination de la rêverie poétique répond ainsi aux doubles apories d'une phénoménologie de la passivité pure (Michel Henry) ou de l'activité simple" (comme s'il y avait un pur acte).

J'ai cherché un corps poétique traversé par la parole poétique qui augmente sur le schématisme et crée une neuve possibilité, un regard nouveau. C'est l'idée d'incorporation, on s'incorpore une parole. Comment la poétique est ici corporelle. Je cite encore : « le poétique est marqué par le style propre d'une pratique vivante et singulière qui vient singulariser le dire par l'image. C'est la question du style ».

C.H. C. : Est-ce que cela se justifie philosophiquement ? C'est pour moi tout le problème.

O. A. : Eh bien, je ne sais pas si je faisais moi-même de la philosophie, je mettais par exemple Kant en débat avec Bourdieu, etc. ... mais c'est là qu'une autre idée m'est apparue, et j'ai croisé cela avec la conception du style selon Gilles-Gaston Granger. Chez lui, il y a un double processus : 1 – de structuration des singularités (quelque chose qui donne une forme à une matière) et 2 – de singularisation des structures (la pratique vient singulariser les formes).

J'ai tenté de l'appliquer à Bachelard. D'un côté, le Bachelard de *La philosophie du non*, celui du concept, c'est le Bachelard de la structuration de l'expérience, c'est le Bachelard épistémologique. Granger le présentait comme ça, la structuration des singularités, c'est de l'épistémologie. De l'autre côté, Granger dit pour sa part que la singularisation des structures c'est l'herméneutique. Mais moi je dis que non, que c'est la poétique. La singularisation des structures, c'est le pôle image chez Bachelard.

Si on met en polarité le concept et l'image comme étant d'un côté le pôle structuration et de l'autre le pôle singularisation, alors on a une étude stylistique dans les deux sens, parce qu'il y a du général et du singulier, il faut sans cesse faire la navette entre les deux, les pôles n'existent pas tout seuls. Il y a un moment de rupture lorsque la structuration se détache des singularités, lorsqu'elle estime qu'elle ne va pas passer sa vie en explications. On a alors la coupure épistémologique qui a la fonction, chez Bachelard, de sortir le concept de sa gangue, de ses attaches singulières, affectives, psychanalytiques, etc. Et de l'autre côté, qu'est-ce qui vient faire la rupture pour l'image ? C'est la phénoménologie. La fonction phénoménologique est une fonction de coupure par rapport à toute prétention d'expliquer, de comprendre, d'essayer de ramener le poétique du côté du concept.

C.H. C. : C'est vrai que ces études phénoménologiques produites par Bachelard sont plus proches en termes de style d'une démarche conceptuelle : la maison, la coquille etc. Il y a moins de lectures poétiques directes. Mais alors j'ai

une question : l'idée de coupure phénoménologique suscite tout de même un problème lorsqu'il s'agit de penser l'idée d'image poétique, puisque l'une des grandes énigmes de la philosophie de Bachelard c'est l'absence de dimension historique du poétique. Il n'y a pas d'histoire (ni, *a fortiori*, d'historiographie). On retrouve ici un thème important pour comprendre le rapport entre Bachelard et Ricœur. Il n'y a pas d'histoire *du* poétique chez Bachelard, donc il n'y a pas vraiment de coupure comme moment fondateur de *la* poétique. Il y a une primitivité, depuis le feu et les rêveries du feu jusqu'au poète le plus moderne on peut retrouver une sincérité dans la créativité de l'image grâce à une sorte de rapport au primitif – quel qu'il soit d'ailleurs, puisque Bachelard l'explore de différentes façons –, mais en tout état de cause il n'y a pas d'histoire. Alors que dans son geste épistémologique, celui de la coupure épistémologique, il y a bien une histoire qui consiste à couper avec les erreurs historiques que la science a commises (l'alchimie, les textes irrationnels du 18^e siècle, la physique d'Aristote etc.). On n'a pas la même chose de l'autre côté dans la poétique. Au contraire, Ricœur, lui, essaie de penser les choses historiquement même dans sa théorie de la métaphore ou de la lecture. Y aurait-il là, selon toi, un différend possible ? Sur cette question de l'histoire, pourtant si fondamentale, et sur le fait qu'elle ne soit pas un objet de réflexion poétique, je n'ai pas vu passer beaucoup de remarques émanant des bachelardiens, sauf erreur de ma part, bien sûr. Ce problème est-il assez pointé ? Qu'en penses-tu ?

O. A. : Je pense que c'est à cause de la phénoménologie, c'est d'ailleurs ce qu'on peut lui reprocher. Elle est anhistorique, c'est le reproche que lui adresse l'herméneutique. On peut dire que c'est important, l'herméneutique, au sens où il y a toute une histoire de la réception, par exemple etc. mais il est aussi intéressant que la phénoménologie apporte cette rupture avec l'histoire. Chaque image poétique est comme une aurore de parole. Il y a quelque chose de nouveau. La phénoménologie a une prétention de radicalité, ce qui veut dire qu'elle va à la racine, elle ne part pas du beau milieu du langage. En tout cas ce que Bachelard apporte, c'est l'idée qu'une image poétique, c'est une origine.

C.H. C. : Bien sûr, tout à fait, mais même si l'image poétique instaure une nouveauté, cette nouveauté ne provient pas d'un rapport à l'histoire.

O. A. : C'est juste.

C.H. C. : Donc il ne peut peut-être pas y avoir le même statut dans les deux coupures ? Au sens où la coupure épistémologique est historique.

O. A. : Je vois ce que tu veux dire.

C.H. C. : Il y a tout un aspect critique de la poétique de Bachelard ; critique des mythologues, des historiens, des rhéteurs, des critiques littéraires, tous ceux qui pensent dans la catégorie « histoire » ...

O. A. : Je vais le dire d'une autre manière : on peut parler de phénoménologie, mais on peut dire aussi qu'il y a un nietzschéisme bachelardien.

C.H. C. : Ah c'est intéressant !

O. A. : Je l'ai lu aussi bien comme ça. J'étais très nietzschéen. En ce sens, je pense que la meilleure critique consiste à créer quelque chose à côté, c'est tout. On ne va pas passer son temps à critiquer. Et parler de phénoménologie, cela permet à Bachelard de le faire. On pourrait dire, n'empêche, qu'il y a une analogie entre coupure épistémologique et coupure phénoménologique chez Bachelard. Sur ces deux axes, le concept et l'image qui se croisent et vont dans des directions différentes, cela me plaisait qu'il y ait un rythme. Ce qui m'intéressait avec l'idée de coupure, de pratiquer cette coupure, c'était le fait de pratiquer un rythme, je trouvais ça très bachelardien, qu'il y ait un rythme entre le concept et l'image. Comme il dit : « trop tard, j'ai trouvé mon rythme ... ».

C.H. C. : Dernière question : à la suite de cette thèse, cette tâche que Ricœur te confie, c'est-à-dire le projet de tirer vers la cohérence philosophique de Bachelard, est-ce que à la fin de ce processus tu pourrais dire que Ricœur t'aide à lire Bachelard ? Y-a-t-il une modification dans ta lecture ? Qui aide à lire qui ? Bachelard aide à lire Ricœur ou Ricœur aide à lire Bachelard ? C'est notamment une question importante pour le numéro des *Études bachelardiennes* que j'organise.

O. A. : Là où Ricœur m'a aidé à lire Bachelard, c'est dans le fait de placer la parole, c'est-à-dire le sujet parlant – langagier mais parlant, car c'est un acte quand-même –, en amont de l'imaginaire, l'imaginaire qui, du coup, est placé devant la parole, est fait par la parole. Qu'est-ce que la parole fait ? Qu'est-ce qu'elle nous fait faire ? Que nous fait-elle imaginer, vivre, penser ? C'est cela l'impulsion de départ que m'a donné Ricœur, quelque chose que je n'avais certainement pas perçu avant 1975 et la lecture de *La métaphore vive*.

Ensuite, c'est ce Bachelard un peu nietzschéen qui m'a donné à lire Ricœur de cette façon qui est la mienne. J'ai cette lecture un peu nietzschéenne de Ricœur, elle m'a peut-être protégé d'un certain ricœurianisme scolastique.

C.H. C. : Je vois très bien, c'est très intéressant. Je reste sur l'impression d'un dialogue interrompu par les circonstances personnelles, entre Bachelard et Ricœur. Bachelard n'a pas pu lire *La métaphore vive* par exemple. Mais toi, tu peux prolonger ce dialogue interrompu. Cela m'intéresserait beaucoup, une prochaine fois, de t'écouter sur le fait que ce cogito nietzschéen qui est le tien, au travers de ce nietzschéisme bachelardien ou de ce bachelardisme nietzschéen t'aide à lire Ricœur d'une certaine façon.